

à raison de six millions cent vingt-neuf mille trois cent cinquante-six individus ; en 1810, à 281,588,000 liv. , à raison de douze millions deux cent cinquante-huit mille sept cent douze consommateurs ; et par cette progression, plus que probable, nos importations, en 1846, iroient à 1,126,352,000 livres, à raison de quarante-neuf millions d'habitans.

Avant de terminer cette lettre, je dois vous énumérer rapidement les articles manufacturés, dans lesquels les Américains veulent faire concurrence à ceux d'Europe.

Chapeaux, bottes et souliers, voitures de toute espèce, harnois, faux, houes et autres instrumens d'agriculture, cardes pour la laine, le coton, gants, papier de tapisserie, jouets d'enfans, porter, bière, beurre, fromage, moutarde, huile de lin, chandelle, sucre, etc. etc.

Cependant les droits imposés sur ces articles ne sont pas assez considérables, pour que nous ne puissions en importer en Amérique avec avantage, pourvu que nos commerçans consultent le goût de ces habitans. — Je vais parcourir quelques-uns de ces articles, et cette énumération pourra servir de supplément, et quelquefois de correctif,

aux articles corrélatifs de notre ouvrage *sur la France et sur les Etats-Unis*.

Chapeaux. — La forme des nôtres ne convient pas aux Américains. Leur sécheresse leur déplaît. Ils préfèrent les leurs. On en manufacture par-tout ; ils sont néanmoins assez chers. Les droits sur les étrangers sont de sept et demi pour cent de la valeur.

Voitures. — Les Américains ont des voitures diligences, coupées, phaétons, sulkeys, ou voitures à une place, chair ou cabriolet à deux places, toutes voitures excellentes, avec roues légères et bonnes, bon ressort, moitié moins chères que les nôtres (1). Les voitures étrangères sont chargées de quinze pour cent de la valeur.

Soie. — Ils préfèrent, pour homme, en veste et culotte, le satin, qu'ils portent toute

(1) Les François qui passent en Amérique, y transportent souvent leurs voitures : car ils croient arriver chez des Sauvages. M. Crevecoeur, me racontoit qu'un jour il vit descendre un de nos gentillâtres, avec une de ces lourdes chaises de postes, si fort à la mode jadis. Elle excita la surprise des Américains qui ne pouvoient concevoir, qu'un pareil meuble vînt d'un pays civilisé. Le consul de France, pour l'honneur de sa nation, se hâta de l'enterrer dans une remise.

l'année. Les femmes portent les taffetas lustrés, etc., préfèrent nos rubans, etc. Cet article peut devenir très-considérable; M. Swan le porte à 3,000,000 liv. : le droit général est de sept et demi pour cent de la valeur.

Poudre à cheveux. — Celle de France y est recherchée.

Livres françois. — Le meilleur ne réussira pas ici — Il y a très-peu de personnes sachant la langue françoise.

Livres anglois. — Très-chers. Bien plus chers qu'à Londres. — Ce seroit un bon article, s'il y avoit beaucoup de lecteurs; mais j'en doute. — C'est un commerce dont les profits sont lents et précaires.

Papiers. — *Papiers tentures.* — Je vous ai dit qu'il y avoit une quantité de moulins à papiers dans les Etats-Unis; je vous ai parlé de celui de M. Fisher. Il emploie des procédés plus simples qu'en France, les cylindres d'Angleterre, et ne fait point macérer les chiffons. Son papier est moins cher que celui de France. Cependant le papier d'Europe se vendra toujours avec avantage, parce que la consommation en est immense.

Quant au papier de tenture, il y a encore plus d'avantage à en exporter, parce que

celui fabriqué en Amérique est bien plus cher, à raison de la main-d'œuvre.

Plâtre de Paris. — Croiriez-vous que c'est un objet très-recherché par les cultivateurs américains? Ils ont éprouvé qu'il fertilisoit leurs terres. Plusieurs expériences faites sur deux arpens voisins, ont prouvé que le plâtre faisoit produire à celui sur lequel on en mettoit, une double récolte. On a trouvé du plâtre dans la baye de Fundy, dans la nouvelle Ecosse, mais il n'est pas aussi bon que celui de Paris.

Vaisselle plaquée. — Les Américains en font usage, et la consommation ne peut que s'en augmenter chez ce peuple: d'abord, parce qu'il aime la propreté, et, en second lieu, parce qu'il ne peut atteindre au luxe trop cher de la vaisselle d'argent. — Les Anglois leur fournissent cet article. Nos fabriques devroient les rivaliser pour cette vaisselle économique.

Il y a pour l'économie, comme vous l'avez bien démontré, les sept huitièmes de différence entre la vaisselle d'argent et la vaisselle plaquée.

En deux ans de temps vous avez gagné le prix de la vaisselle plaquée; car ce prix est plus

qu'égal à l'intérêt de l'argent employé dans la même quantité de vaisselle d'argent (1).

Vinaigre. — Les Américains ne recherchent pas beaucoup l'étranger. Le leur n'est pas fort. L'importation doit être petite.

Huile d'olive. — Les Américains n'en font pas une grande consommation; ils n'aiment pas l'huile qui sent son fruit; ils la veulent très-claire. Mangeant de la salade chez le général Washington, je fus surpris de n'en point trouver; il n'en faisoit pas d'usage. Dans le nord, elle est plus commune.

Fruits secs. — Ils font venir de gros raisins de Madère, et commencent à en tirer de Marseille.

Au surplus, si nos négocians veulent y importer d'excellens draps, des toiles fines (2), perses, taffetas, cotonades, miroirs, vitres, batistes, blondes, dentelles, parapluies, etc., ils trouveront une très-grande consomma-

(1) Voyez les *Opinions d'un créancier de l'état*, etc., par M. Clavière.

(2) Il est très-certain cependant qu'il s'est vendu cette année (1788), à Philadelphie, bien moins de toiles et de draps anglois que par le passé. On attribue ce déficit à la multiplicité des manufactures du pays.

tion (1); mais je leur conseille de lire auparavant les articles de l'ouvrage sur la France et sur les Etats-Unis, qui concernent ces objets. J'ai vu les Américains applaudir à la justesse des réflexions qu'ils contenoient, et s'étonner que les négocians françois n'eussent pas suivi ces judicieux avis. Ils sont en général désolés du peu de connoissances et de bonne foi qui dirigent leurs assortimens.

On ne peut pas, en effet, se faire une idée des envois faits par les marchands de France aux Américains.

On demande à l'un la meilleure poudre: il envoie du son, mêlé avec de la farine.

L'autre envoie du vin de Grave aigre, ou du Provence médiocre, pour de l'excellent claret.

Au lieu de bons draps, on expédie des draps légers.

Mais il ne suffit pas que les négocians, s'élevant enfin aux nobles conceptions d'hommes libres, traitent avec les Américains comme avec des frères; il faut que le gouvernement de France les seconde, qu'il éloigne les obs-

(1) M. Swan a calculé que l'importation à faire pour la France pouvoit monter à plus de 40,000,000.

tacles qui s'opposent aux liaisons que la nature commande à ces deux peuples. Il faut qu'il réduise les mesures et les poids à une mesure commune (1) ; il faut qu'il simplifie les lois sur le commerce ; il faut qu'il encourage et qu'il protège, dans divers ports, des magasins d'entrepôt pour les denrées américaines, et d'assortiment, pour les marchandises françaises ; il faut, sur-tout, qu'il établisse des paquebots réguliers (2), et qui

(1) La variation des mesures sera, tant qu'elle subsistera, un obstacle considérable au commerce en France. — Un marchand américain qui spéculé, veut savoir ce qu'il gagne ; et ne connoissant pas les mille et une mesures de France, il ne peut savoir ce que vaudra son boisseau de bled : il craint d'être trompé, et il ne spéculé point. — L'assemblée nationale s'est déjà occupée de ce point important. Elle a, d'après le rapport de l'académie des sciences, adopté une base générale de poids et de mesures. Il ne s'agit plus maintenant que de l'appliquer aux usages du commerce.

(2) Les paquebots françois ont été suspendus depuis avril 1788. J'ai déjà marqué les conséquences fâcheuses qui en étoient résultées pour le commerce. On les a rétablis depuis ; mais leur irrégularité n'est pas propre à donner de la confiance. Elle est, au surplus, le résultat de la révolution. Il faut espérer que, lors de la prochaine législature, on s'occupera d'un meilleur plan ; qu'on écartera jusqu'à la possibilité du soupçon que le secret des lettres soit

ne soient plus infectés d'abus comme les précédens (1). Car, sans de pareils paquebots, il est impossible de jeter les fondemens d'un grand commerce avec l'Amérique.

violé. Car l'idée, généralement répandue en Amérique, que le précédent gouvernement françois se faisoit un jeu de cette perfidie, engageoit le congrès et les membres du pouvoir exécutif à employer des voies détournées pour faire parvenir leurs lettres. — Comme la résurrection de ces paquebots a pour objet d'ouvrir un grand canal de communication, que ce canal doit être d'abord coûteux, il est nécessaire que la nation seule se charge des frais, et qu'elle n'abandonne point cette entreprise à des compagnies dont les vues intéressées renverseroient son but. Il faut qu'elle fasse un sacrifice, comme le gouvernement anglois. Ce gouvernement envoie, tous les mois, un paquebot en Amérique. Il loue les navires qui font ce trajet à raison de 2,000 liv. sterl., ou environ 50,000 liv. chacun par an. Ces vaisseaux ont, ou doivent avoir, trente hommes d'équipage. Celui sur lequel je suis revenu à Falmouth n'avoit que vingt-trois hommes ; il étoit de trois cents tonneaux environ, excellent voilier. Les Anglois ont quatre paquebots pour l'Amérique, quatre pour Lisbonne, douze pour les Indes occidentales, qui font le service tour-à-tour. Les gages des matelots sont de 30 schellings, du maître, 40, etc.

(1) La plus grande déprédation a régné dans la manutention des paquebots de France. J'ai vu le procès-verbal du premier voyage en Amérique du paquebot n°. 1, construit

à Saint-Malo, et qui a coûté près de 150,000 liv. Ce procès-verbal est signé du capitaine, M. Souville. Il y est constaté qu'on y avoit employé les plus mauvais bois; que la plupart des planches se retiroient et laissoient des courures; que la chambre même des passagers étoit presque toujours remplie d'eau; que les voiles étoient d'une mauvaise roile, que toutes s'étoient déchirées, que pas une seule ne restoit en arrivant à New-York; que le gouvernail étoit d'un si mauvais bois, qu'il avoit cassé; qu'au lieu d'ancre de 2,600, on ne lui en avoit donné que de 1,600; qu'au lieu de bons matelots, on lui avoit donné, à 21 liv. par mois, des goujats, des poulailliers, qui avoient déclaré n'avoir jamais servi comme marins; qu'on l'avoit forcé de prendre comme charpentier, à 18 liv. par mois, un homme qui n'entendoit rien à ce métier; que les passagers s'étoient plaints d'être horriblement logés, de n'avoir ni matelas, ni couvertures, ni rideaux, d'être mal nourris, etc.

Enfin, il paroît que ce vaisseau étoit entièrement incapable de faire un second voyage. Les habitans de New-York ne pouvoient concevoir qu'un bâtiment aussi affreux, aussi mal construit, l'eût été en France.

Voilà les fruits d'un gouvernement despotique. Les entreprises, où le bien public est le plus intéressé, sont données à la faveur, à l'intrigue. La responsabilité étant nulle, les gaspillages les plus scandaleux s'y commettent, restent impunis; et l'industrie nationale, calomniée, discréditée au dehors, se voit fermer tous les canaux de commerce avec les étrangers.

LETTRE XLIV.

*Sur l'Exportation des Etats - Unis
d'Amérique.*

Si quelque tableau peut donner une haute idée de la prospérité vers laquelle marchent rapidement ces républiques confédérées, c'est celui de leurs exportations, toujours croissantes. Il est difficile de pouvoir même énumérer, tous les articles manufacturés qu'exportent maintenant, de leurs pays, les Américains, et dont presque la moitié leur étoit jadis inconnue. Parmi les denrées et manufactures principales qui fournissent à cette immense exportation, il faut distinguer la construction des vaisseaux, les farines, le riz, le tabac, les fabriques de laines, de lin, de chanvre, de coton; les pêcheries, les huiles (1), les forges et les divers ou-

(1) On ne conçoit pas comment des hommes à politique étroite ont voulu décourager en France cette branche d'exportation d'Amérique. Il est bon, sans doute, de protéger et de favoriser les établissemens des quakers de Dunkerque; mais il ne faut pas dessécher ceux qu'ont formés